

PAPERS N° 8

COMITÉ DE ACCIÓN

AMP 2014-2016

Patricio Alvarez (EOL)

Vilma Coccoz (ELP)

Jorge Forbes (EBP)

Clara Holguin (NEL)

Clotilde Leguil (ECF)

Maurizio Mazzotti (coordinador) (SLP)

Nassia Linardou (NLS)

Responsable de la edición

Marta Davidovich (ELP)

Éditorial

Le corps dans tous ses états

Nassia Linardou-Blanchet

C'est grâce à l'élaboration de Jacques-Alain Miller dans sa *Biologie lacanienne*¹ qu'il nous a été permis de saisir toute la portée du concept de l'événement de corps comme autre nom du symptôme. Pour l'aborder, il a dégagé essentiellement deux structures de la relation du corps au signifiant. La *signifiantisation* selon laquelle l'événement de corps s'origine dans le corps et se conclut en signifiant comme c'est le cas de la conversion hystérique et *la corporisation*, mouvement inverse où c'est le signifiant qui entre dans le corps, qui s'incorpore. Cette deuxième procédure corrélative du dernier enseignement de Lacan rend compte de l'affect comme effet de jouissance provoqué par le signifiant sur le corps. Jacques-Alain Miller distingue entre corporisation codée, normée par un discours et corporisation plus singulière où le corps, abandonné par les normes devient lieu d'invention comme le tatouage ou le *piercing*. On a assisté durant la seconde moitié du XXe siècle à des tentatives artistiques où des corps marqués par des événements de corps sur le versant de la corporisation se sont élevés eux-mêmes au statut d'œuvre d'art. Des *body-artists* ou des *performers*, peut-être aussi sous l'influence de la crise profonde de l'humanisme, ont souvent montré leur corps en constant devenir, brutalisé et déshumanisé, en tous les cas peu voilé. Marina Abramovic en est la figure emblématique. Elle est *a superb maker of marks* sur son corps même. Lors de sa célèbre performance 'Thomas Lips', elle marque avec un rasoir sur son ventre l'étoile communiste, cause de ses parents, et se laisse saigner jusqu'à l'évanouissement.² Tentative de corporiser un héritage, de montrer qu'on en jouit en le portant dans sa chair même.

Sur la route vers Rio de Janeiro, les contributions de cette 8ème livraison de *Papers* touchent toutes, me semble-t-il, au mystère de l'événement de corps.

Dans sa contribution **Jean-Louis Gault** présente l'articulation corps parlant-événement de corps-sinthome. Il rend palpable le ravaudage nécessaire de pièces diverses d'époques différentes empruntées à Freud et à Lacan devant lequel il ne faut pas reculer afin d'avancer dans le serrage de la psychanalyse au XXIe siècle.³ Il nous conduit du sujet qui parle au corps parlant du parlêtre en prenant soin de s'arrêter très précisément sur le corps de l'angoisse (Séminaire X). Le passage du sujet parlant au corps parlant laisse alors la place au mystère d'un autre commandement qui a affaire à lalangue. L'événement de corps du sinthome signe la présence corporelle impossible à effacer au cœur de la métaphore. Le trauma freudien est pour Lacan béance constitutive et reçoit différents noms. Le traumatisme chez Lacan, n'est pas tant l'accident contingent, qui se produit nécessairement toujours, mais le fait constitutif de l'incidence de la langue sur le corps. J-L Gault rappelle que Lacan répondait à des étudiants de philosophie en leur disant : « Ce n'est pas à la conscience que le sujet est condamné mais à son corps ». Cette question est justement traitée par **Marco Focchi** qui distingue

¹ Miller J-A, «Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, No 44, p. 47.

² Voir, entre autres, James Westcott, *When Marina Abramovic dies, A biography*, The MIT Press Cambridge, 2010, p. 76.

³ Miller J-A, « L'inconscient et le corps parlant », *Scilicet Le corps parlant*, p. 29.

le corps parlé par le signifiant du corps parlant dont Lacan dira que c'est un mystère. Le corps parlé du sujet de l'inconscient reflète la conception freudienne de l'inconscient fait de représentations et comme tel dépendant de la conscience. C'est le corps siège de la conversion hystérique. Lacan a toujours promu un inconscient qui n'est pas fait de représentations mais de langage, voire de lalangue. Il a fini par le nommer 'parlêtre' indiquant ainsi un inconscient conceptualisé à partir de la parole et non pas de la conscience. Son réel est un mystère car il n'est mathématisable par aucune loi comme les lois scientifiques, il est *montré* dans son nouage avec les deux autres instances, S,I, mais non pas démontré à la manière scientifique. La jouissance du corps parlant est non traduisible et non calculable. A la lecture de son texte j'ai pensé à une formulation employée il y a longtemps par Jacques-Alain Miller, qui qualifiait la psychanalyse comme passagère clandestine dans le train de la science. La psychanalyse ramenée par Lacan à la fin de son enseignement au rang d'une pratique est confrontée aujourd'hui à la subversion de la clinique. Le mystère du corps parlant est aussi ce qui intéresse **Alicia Arenas**. 'L'Etre et l'Un' oriente son texte. Elle souligne la distinction entre la significantisation où il y a l'Autre et le langage et l'incarnation du symptôme où il y a le corps et lalangue. Elle rappelle que dans la psychanalyse les corps sont présents, que c'est une expérience qui n'est pas sans corps, pas sans en-corps. **Irene Kuperwajs** examine dans son texte des problèmes cliniques, à savoir la place de l'interprétation et de l'acte à l'ère du parlêtre. L'interprétation doit déranger la défense contre le réel. Elle doit « passer dans les tripes »⁴ pour faire déplacer la jouissance qui ne parle pas à l'Autre. Elle doit toucher le corps en sorte qu'elle y laisse une marque, que quelque chose s'y inscrive. L'interprétation est lecture de la lettre singulière de la jouissance inscrite sur le corps. Dans le fragment clinique de la cure qu'elle mentionne, elle relate les déplacements de la jouissance d'une femme dépressive. La cure avance de l'élaboration de la jouissance de l'objet, mode dont le transfert prend corps dans la cure, vers une possible solution où l'analysante pourrait devenir sinthome d'un autre corps. **Joanne Conway** pose la question du nouage dans un cas féminin de mélancolie qui s'est présentée aussi sous le nom de dépression. La mort d'un parent avec, par conséquent, perte d'une identification et sans la protection qu'offre le fantasme la précipite dans une déstabilisation. Le nœud donc se défait. Un événement de corps marque alors le moment initial. Il s'articule à une certitude délirante sur un corps déchet fait pour la jouissance de l'Autre. Un nouage délirant du langage et du corps se met en place et bien que précaire il donne sens à la douleur. Comment traiter avec un nœud délirant, tempérer l'horreur et la mort qui s'y cachent? Voilà la question que nous transmet Joanne. Dans un autre texte clinique **Gracia Viscasillas** nous relate le trajet d'un enfant qu'elle a été amenée à accompagner brièvement à un moment crucial de subjectivation. Cet enfant de 4 ans qui parlait peu était très occupé à dessiner. Elle nous relate avec beaucoup de délicatesse l'articulation qui a eu lieu entre l'écrit, la parole et la construction du corps. Elle isole tout particulièrement le moment où la nomination des trous du corps à partir des points sur le dessin a pu conduire à une ébauche d'un imaginaire corporel puis a donné lieu à une consistance imaginaire des corps et des objets. Devenu dessinateur et musicien à l'adolescence les dessins de ce sujet révèlent toujours la marque de cette scansion : c'est le détail des trous du nez dont il avait lui-

⁴ Lacan J, *Le phénomène lacanien*, Cahiers de Nice, No 1, p.20 : « Les prétendus affects ne témoignent en fait que de l'affectation de ceux qui en parlent. Qu'est-ce qui fait l'émotion ? Croyez-vous que ce soit que les tripes remuent ? De quoi est-ce qu'elles remuent ? Elles remuent des mots. Il n'y a rien qui affecte, comme on dit, davantage celui que j'ai qualifié d'être parlant. » Et Miller J-A, « L'inconscient et le corps parlant », *Scilicet Le corps parlant*, p. 34.

même demandé le nom à l'Autre. Vous découvrirez aussi avec beaucoup d'intérêt le texte de **Luiz Fernando Carrijo da Cunha**, AE de l'EBP en exercice, qui lit un passage crucial de l'introduction de Jacques-Alain Miller au thème du Congrès. Il nous donne un aperçu de sa passe en rendant compte de ce que cela pourrait vouloir dire « se faire dupe d'un réel, c'est-à-dire monter un discours où les semblants coïncent un réel, un réel auquel y croire sans y adhérer, [...] comme la seule lucidité qui est ouverte au corps parlant pour s'orienter »⁵. Dans son cas la contingence d'un 'acting out' a permis que le mariage avec la mort soit lu dans le transfert comme la limite imposée par le réel. C'est le désir de l'analyste qui a su border le vide et permettre que le corps ne soit pas consumé par sa jouissance. Passer de la croyance au semblant à la croyance au réel nécessite cependant, dans la contingence, une torsion topologique où quelque chose du corps équivoque avec le réel. Le désir de l'analyste doit être présent au lieu même de cette équivoque.

Le parlêtre et son sinthome

Jean-Louis Gault

Le symptôme est une écriture, en ce sens qu'il est l'incarnation d'une parole articulée qui emprunte son matériau au corps vivant. C'est ce qu'indique Lacan quand il écrit que « le symptôme est inscrit dans un procès d'écriture⁶ », ou encore, que « le symptôme inscrit le symbole en lettres de souffrance dans la chair du sujet⁷ ». Dans la cure analytique l'analysant n'est pas seulement un sujet qui parle, il est ce que Lacan a fini par appeler, un « parlêtre », un être fait d'un corps vivant et qui parle, et en ceci il est un corps parlant.

Le concept de corps parlant a été jusqu'ici peu utilisé et guère commenté dans notre champ. Pourtant la notion de corps parlant dit précisément ce qu'est le statut du corps chez l'être qui parle. C'est un corps affecté par la langue. La référence au corps est constitutive de l'invention de la psychanalyse. Freud a pris son départ d'une considération du symptôme hystérique. Celui-ci répercute le découpage du corps selon les lois de la parole et de la langue, pour se condenser en une formule rhétorique significative. La formation du symptôme exploite les ressources que lui offre l'emploi métaphorique des noms des parties du corps dont chaque langue est riche. Mais le corps n'est pas seulement matière symbolisée dont se constitue le symptôme, il est aussi image, qui donne support au moi, et il est aussi, comme corps vivant, substance jouissante. La notion de corps parlant est le nœud de ces trois registres du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Le corps parlant est l'effet de l'intrusion du langage, ou mieux dit de *lalangue*, dans le corps vivant. La déchirure que *lalangue* impose au vivant le découpe alors suivant les trois dimensions du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Le doute hyperbolique de Descartes isole un élément de certitude. Le *je* qui doute est le résidu qui est épargné dans l'opération méthodique de mise en question de tous les

⁵ Miller J-A, L'inconscient et le corps parlant, Scilicet *Le corps parlant*, p. 33.

⁶ Lacan J., « La psychanalyse et son enseignement », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 444-45

⁷ Lacan J., « Fonction et Champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 306

savoirs. Du philosophe on a retenu la distinction des deux substances, pensante et étendue, et la séparation de l'âme et du corps qui s'en déduit. On sait moins, souligne Jacques-Alain Miller, qu'après-coup, Descartes affirme que l'union du « je pense » avec le corps, qui se distingue d'être le corps de ce « je pense », échappe elle-même au doute. L'union de l'âme et du corps est un savoir certain. Cette union concerne « mon corps », *meum corpus*, et vaut comme troisième substance entre substance pensée et substance étendue. Descartes affirme ceci : « Je ne suis pas seulement logé dans mon corps, ainsi qu'un pilote en son navire, mais, outre cela que je lui suis conjoint très étroitement et tellement confondu et mêlé, que je compose comme un seul tout avec lui. »

Le pilote en son navire, peut le quitter, descendre à terre et le laisser à quai. L'être parlant ne peut pas s'extraire de son corps. En réponse à des étudiants en philosophie, qui lui demandait: « Est-il possible de faire sortir quelqu'un de sa conscience ? », Lacan avait répondu : « Ce n'est pas à la conscience que le sujet est condamné, c'est à son corps⁸ ».

Ce fait indubitable de l'union de la parole et du corps, c'est ce dont témoigne le symptôme rencontré dans l'expérience analytique. Que ce soit le symptôme de la conversion hystérique, celui de l'obsession compulsive, ou encore les symptômes rencontrés dans les psychoses.

Son étude du cas de Joyce conduit Lacan à un profond remaniement conceptuel qui marque la toute dernière partie de son enseignement. Il promeut ainsi le néologisme de parlêtre, à la place du mot freudien d'inconscient. Le concept de sinthome est de la même époque, il désigne dans le symptôme le reste impossible à traiter. Le symptôme est une métaphore, c'est-à-dire, un effet de sens. Le sinthome du parlêtre est un événement de corps, une émergence de jouissance.

Cette conception du sinthome comme événement de corps n'annule pas la structure du symptôme comme métaphore. La métaphore du symptôme est l'enveloppe formelle de l'événement de corps. La différence entre les deux conceptualisations est celle-ci : quand on raisonne sur le symptôme comme métaphore, c'est-à-dire, comme opération langagière, on peut avoir l'idée de ramener le symptôme à zéro, sans reste. L'événement de corps du sinthome introduit le reste symptomatique irréductible, qui est actif au cœur de la métaphore, et qui signe la présence corporelle impossible à effacer. Cet impossible indexe la dimension réelle du symptôme.

Freud s'est orienté dans l'expérience de la cure en considérant que s'il y avait au moins quelque chose de réel dans la psychanalyse, c'était le symptôme. Dans l'abord de ses patients il a constamment parié sur le caractère réel du symptôme. Il pensait qu'on ne pouvait pas s'inventer une paralysie hystérique, une phobie ou une obsession, et encore moins une hallucination. Sa première clinique des psychonévroses de défense⁹, qui englobait la paranoïa à côté de l'hystérie et de l'obsession, s'ordonnait à partir d'une expérience primaire de jouissance, plaisante ou déplaisante, mais dans tous les cas traumatique, et que le sujet cherchait à oublier. Freud admettait que ce caractère fondamentalement dérangent de la jouissance pouvait être inhérent à la nature de la sexualité chez l'être parlant. De sorte que cette discordance apparaît impossible à réduire pour atteindre un supposé accord. C'est ce qui inscrit cette expérience de

⁸ Lacan J., « Réponses à des étudiants en philosophie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.206.

⁹ Freud S., Manuscrit K, Lettres à Wilhelm Fliess, pp. 209-219, P.U.F., Paris, 2006

jouissance dans le registre du réel. Lacan a diversement monnayé cette béance constitutive. Il l'a déclinée comme « rapport de travers qui sépare le sujet du sexe ¹⁰», « comme ratage de la jouissance »¹¹ ou comme « jouissance qu'il ne faudrait pas »¹², ou encore comme non rapport et en particulier comme « non rapport sexuel »¹³. Le symptôme répercute l'évènement de corps que constitue cette écharde dans la chair.

Au moment où il établissait sa conception du symptôme comme métaphore, Lacan ne méconnaissant nullement l'élément corporel dont est fait le symptôme. Le symptôme, note-t-il dans son écrit sur Gide, est fait certes comme une métaphore, ce qui ne le réduit pas pour autant à « un *flactus vocis*, le sujet faisant ici avec les éléments de sa personne les frais de l'opération signifiante »¹⁴. Ceci veut dire que le symptôme, s'il résulte d'un procès signifiant, ne se résume pas au simple souffle d'air de la parole. Le symptôme réclame un matériau sur lequel procède la substitution métaphorique.

Cette matière est ici conçue, par Lacan, comme corps imaginaire : les éléments de la personne du sujet. Le sujet de la parole, complété de ce corps imaginaire, paye l'écot qu'il doit à son entrée dans le signifiant. Le corps est dit imaginaire, parce qu'à cette époque de sa conceptualisation Lacan l'inscrit dans ce registre, comme distinct de celui du symbolique. Cet imaginaire n'est pour autant irréel, il a tout au contraire un poids réel, qui s'exerce sur l'organisme, et que Lacan a reconnu dans la fonction formatrice de l'image, au stade du miroir par exemple. Il y a là l'appel à un concept qui associerait le sujet à son corps. C'est cette conjonction qu'accomplit la notion de parlêtre.

Un peu plus tard, en 1963, quand Lacan traite de l'angoisse dans le séminaire qu'il lui consacre une année entière, le corps est au premier plan. Il évoque cette part de notre chair prise dans la machine signifiante et à jamais irrécupérable. Il qualifie de « livre de chair » ce lambeau de corps qui est sacrifié dans la dialectique signifiante¹⁵. Du fait de cet engagement dans la dialectique signifiante il ya toujours dans le corps « quelque chose de séparé, quelque chose de sacrifié, (...), qui est la livre de chair¹⁶ ».

La notion de parlêtre ne gomme pas celle de sujet, il la complète en lui affectant un corps. Le parlêtre c'est le sujet plus le corps. Lacan avait conçu le sujet d'abord comme sujet de la parole, puis, comme sujet du langage, à la fois parlé et parlant. Le parlêtre condense ces notions et s'adjoint un corps. D'où le concept de corps parlant que Lacan associe au parlêtre. En outre, il apparait que les différentes guises du corps, corps comme image, corps signifiantisé et corps substance jouissante, sont autant de versions du corps vivant, ce qui situe désormais les registres de l'imaginaire, du symbolique et du réel sur un pied d'égalité.

¹⁰ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 799

¹¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 109

¹² Lacan J., *Ibid.*, p. 55

¹³ Lacan J., *Ibid.*

¹⁴ Lacan J., « Jeunesse de Gide », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.747

¹⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p.254

¹⁶ Lacan J., *Ibid.*

Les corps inertes et les corps parlants

Marco Focchi

Dans le Séminaire XX, Lacan conclut sa leçon du 15 mai 1973 en disant que : « Le réel [...] c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient » [1]. Dans ce contexte, le corps parlant et l'inconscient sont identiques. Ils sont le mystère même. Il est singulier que Lacan utilise ici le terme de mystère. Il s'agit, en effet, d'une leçon dans laquelle Lacan revendique, comme il l'a souvent fait au cours des dernières années, les mathématiques comme voie lumineuse vers le réel. Nous savons qu'à partir de Galilée, la voie lumineuse est celle de la science : saisir le réel par les mathématiques. Mais de quel réel parle le discours de la science ? Galilée part de la nature et il en étudie le mouvement. La pierre lancée en l'air fait retour en dessinant une parabole dans le ciel. Les planètes avec leurs orbites tracent des ellipses de façon précise. Les mouvements de la nature, soustraits à l'autorité d'Aristote et étudiés par l'observation et l'expérimentation, révèlent les formes parfaites d'une géométrie sous-jacente à la variété mobile des phénomènes.

Au début de la leçon d'*Encore* mentionnée ci-dessus, Lacan évoque la forme de Platon qui – dit-il – introduit la forme de l'être [2]. Ensuite, Lacan utilise cette métaphore particulière : la forme est réelle, elle se remplit de l'être comme une coupe remplie à ras bord. La forme est le savoir de l'être. Le platonisme, dans ce contexte, semble être le fond du discours scientifique : de même que Platon perçoit l'être dans la forme ainsi le discours scientifique saisit la nature mouvante par les formes mathématiques. Mais la nature bouge, et la condition pour étudier ce mouvement est un principe qui constitue la pierre angulaire de toute l'entreprise galiléenne : le principe d'inertie. Cela veut dire que le mouvement ne bouge pas. Si un objet est fixé par rapport au point d'observation, il le restera tant qu'un facteur externe n'interviendra pas pour changer son état de repos. Si un objet est en mouvement, il ne s'arrêtera pas sans une interférence externe qui le bloque. Derrière l'étude du mouvement il y a l'inertie, prémices indispensables à toute la mathématisation de la science. Cette hypothèse trouve son apothéose avec Einstein, dont l'univers est essentiellement atemporel, et tous les pays du monde sont comme les images d'un film.

Pouvons-nous dire la même chose pour le réel de la psychanalyse ? Dans un passage de cette leçon d'*Encore*, Lacan affirme qu'il existe des rapports d'être que nous ne pouvons pas savoir. La coupe déborde de quelque chose. Pourquoi ? Parce que pas tout l'être est fixe, et qu'il y a peut-être quelque chose du mouvement de la nature qui bouge. Le réel échappe aux lois de la nature, tout comme l'immobilité éternelle des formes de l'être.

L'idée que le réel revient toujours à la même place, se réfère à un réel encore obéissant, un réel qui respecte les lois et qui se trouve là où son retour est attendu. C'est autre chose de considérer le réel sans loi du dernier Lacan, un réel qui échappe de tous les côtés, qui ne suit pas les lois éternelles et qui n'est pas fixé par les équations.

L'inconscient réel, évoqué par Jacques-Alain Miller [3] est, de la même manière, l'inconscient qui ne réside pas dans les équations. L'inconscient symbolique répond aux lois de la métaphore et de la métonymie. Il est, en effet, entièrement fondé sur des équations : c'est l'inconscient qui interprète, réalisant des substitutions entre les symboles équivalents pour produire du sens. L'inconscient réel est au contraire celui que nous obtenons lorsque nous distinguons, dans le symptôme, le réel du sens.

Normalement, les mathématiques et le mystère ne marchent pas main dans la main. L'usage des mathématiques par Lacan n'est pas cependant imputable à l'usage qu'il fait de la physique, dont il se sert pour décoder les mystères de la nature, et surtout pour opérer sur elle par la puissance du calcul. L'utilisation par Lacan des mathématiques a semblé incompréhensible à deux de ses critiques, Alan Sokal et Jean Bricmont. Ces deux critiques ont largement exprimé leur point de vue dans le livre-parodie : « Impostures intellectuelles » [4]. Quelle est leur critique ? Pour eux, les élucubrations mathématiques de Lacan n'ont aucune base empirique, et il s'agit donc de bavardage vide. Pour dire cela, ils se fondent sur la valeur du réel en physique qui consiste à étudier un système d'équations, en attendant qu'une expérience fasse apparaître quelque chose correspondant aux symboles, comme cela a été le cas pour le boson de Higgs. Il s'agit d'objets parlés par les symboles, objets qui en sont le référent – les symboles les représentent.

Le corps vivant, cependant, à la différence des corps inertes étudiés par la physique galiléenne, n'est pas soumis au calcul, ni objectivé par celui-ci ; ce qui fait que le réel du corps, le réel pulsionnel, peut être mis en chiffres sans pour autant entrer dans une économie comptable. Prenons par exemple les phénomènes du corps dans la psychose, ceux que nous appelons, à partir de la Convention Antibes [5], néo-conversions. Le préfixe « néo » est utilisé pour les distinguer de la conversion hystérique classique dans laquelle une représentation refoulée remplace une mise en scène corporelle, un théâtre qui passe à travers le corps imaginaire. Dans ce cas, nous avons un corps parlé. Le sujet de l'inconscient, privé de la voie expressive normale, trouve un moyen de s'exprimer en utilisant le corps. C'est un corps parlé par le sujet de l'inconscient qui reflète une conception freudienne de l'inconscient comme négation de la conscience.

Lacan a rejeté cette idée de l'inconscient. Bien qu'il ait toujours fait référence aux structures freudiennes de l'inconscient, il s'est cependant éloigné de la matière dont est fait l'inconscient freudien : les représentations.

Un inconscient fait de représentations est inévitablement dépendant de la conscience étant donné que, de la scolastique jusqu'à Kant et de Kant à Brentano (à qui Freud emprunte le terme de représentation) jusqu'à la phénoménologie moderne, la représentation est la similitude de l'objet dans la conscience. Freud ne peut pas se débarrasser de la dépendance de l'inconscient à la conscience précisément parce que son inconscient est fait de représentations.

Lacan n'a jamais aimé le terme d'inconscient à cause de sa valeur négative, parce qu'il ne concevait pas que l'inconscient freudien puisse être simplement la négation de la conscience.

On arrive donc au corps parlant et à sa différence avec des corps parlés, marqués par le discours scientifique. L'inconscient n'est pas fait de représentations, mais de langage, de *linguisterie*, de *lalangue*. Et, ce langage, n'a pas besoin de passer par la conscience pour aller s'inscrire dans le corps.

L'inconscient de la représentation de Freud dépend de la conscience. L'inconscient des signifiants de Lacan est lié au corps. Pour passer du corps parlé de l'hystérique freudienne au corps parlant des néo-conversions nous devons quitter l'univers freudien de la représentation freudienne, héritage du platonisme à travers la scolastique.

Le réel du corps parlant nous ouvre à une nouvelle clinique. Il ne se prête pas aux jeux de substitution du corps parlé, soumis aux lois de la condensation et du déplacement, ou ceux de la métaphore et de la métonymie. La pulsion signe des tracés sur le corps, elle marque les zones érogènes. La jouissance se loge dans les sillons que l'écriture ouvre à la libido, comme la fonction du tatouage érotique le montre très clairement.

Dès lors, la différence entre le corps parlé et le corps parlant apparaît. C'est la clinique de la psychose, avec les phénomènes élémentaires, les néo-conversions, le laisser-tomber de l'image du corps, comme chez Joyce. Cela nous montre comment le corps, et non pas la conscience, est investi par le langage, et aussi comment certaines maladies physiques corporelles localisées peuvent, dans la psychose ordinaire, fonctionner comme stabilisation et circonscrire la rechute de la jouissance dans le corps qui se produit dans la schizophrénie.

Pourquoi Lacan parle-t-il de mystère ? Pourquoi met-il en jeu ce terme qu'il nous est difficile d'attribuer à sa grande clarté clinique ? Contrairement à la transparence représentable du corps parlé, qui nous invite toujours à un au-delà et où l'on trouve la métonymie soustractive du désir, le corps parlant repose sur le palimpseste opaque de la turbulence pulsionnelle, de la jouissance qui peut être transmise mais pas traduisible, qui peut être chiffrée mais pas calculable.

Nous avons alors la clinique des nœuds, dont j'ai souvent entendu dire qu'il est difficile d'en donner des exemples. C'est, en effet, difficile car cela ne dépend pas des lois générales. Elle montre – la *monstration* lacanienne, qui n'est pas une démonstration scientifique – sans renvoyer, sans indiquer un référent différent des objets qu'elle traite, sans représenter. Nous devrions peut-être commencer à nous mesurer avec la clinique des nœuds, avec ses difficultés, mais aussi avec ses grandes possibilités, puisque la psychanalyse à venir passera par des voies avec lesquelles nous commençons à peine à nous confronter et qui ne sont pas nécessairement à portée de la main.

Traduit de l'italien Par Rachele Giuntoli

[1] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 118.

[2] Lacan J., *Ibid.*, p. 108.

[3] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant » – Présentation du thème du X^e congrès de l'AMP à Rio en 2016, *Scilicet*, Paris, coll. rue Huysmans, 2015, p. 21-34.

[4] Sokal A., Bricmont J., *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997.

[5] *La Psychose ordinaire - La Convention d'Antibes*, Paris, Agalma, Le Paon, 1999.

Le mystère du corps parlant

Alicia Arenas

« Le réel de l'inconscient, c'est le corps parlant » [1] : cette phrase de Jacques-Alain Miller nous conduit à réfléchir sur le mystère que suscitent des questions telles que par exemple : quelle est la spécificité de ce réel ? Faut-il le situer avant, après ou avec le signifiant ? Pourquoi le considère-t-on comme un aspect de l'inconscient ? Pourquoi dans le corps ? Qu'est-ce que le corps parlant ? Comment y situer le symptôme, et le *sinthome* ?

Lacan parle de l'inconscient de façons différentes au long de son œuvre. Ainsi, évoquant la présence des signifiants de l'Autre dans la vie du sujet, il dit que « l'inconscient est de l'Autre ». Il se réfère ici à un inconscient associé à un symptôme qui parle, interprète, vise à déchiffrer le sens caché du symptôme, par la série des significations dépliées par le dire de l'analysant et qui, dans le discours analytique, se situent comme savoir en place de vérité.

Dans cette dynamique apparaissent des failles, des difficultés où le discours se heurte à des points d'inertie, des moments où le symptôme se fait silencieux, où se révèle sa jouissance répétitive, empêchant le surgissement de la signification phallique, signalant la présence d'un autre champ qui demeure caché. Depuis ses débuts la méthode psychanalytique consacre ses recherches à découvrir le champ des résistances, de la défense ; dans ses ultimes développements cependant, Lacan parvient à dévoiler que ce qui est ignoré n'est pas seulement refoulé, mais que dans le réel de la jouissance quelque chose, au-delà du refoulement, est présent dans le corps.

C'est pourquoi, établir le champ du « corps parlant » implique, non seulement de pénétrer l'aspect caché du symptôme, mais aussi de montrer qu'il y a une autre dimension de ce qui parle, un autre mode d'usage du signifiant qui nous écarte de l'éclat de la vérité pour aller à la rencontre de l'obscurité de ce qui est en dehors de la pensée.

Notre perception du corps s'organise très tôt dans une agrafe de l'imaginaire avec le symbolique – champ de la pensée – laissant au-dehors ce qui ne peut être saisi avec ces instruments. Dans « L'être et l'Un » [2] J.-A. Miller développe la notion lacanienne d'inconscient réel : tout en situant le réel comme un registre antérieur au signifiant, il nous explique que le versant réel de l'inconscient ne serait pourtant pas abordable sans le signifiant, car il est fait de jouissance qui elle, n'est pas antérieure au signifiant, mais effet de la présence du langage. Mais là, il ne s'agit plus du signifiant dans le symbolique, ni dans l'imaginaire, mais d'un signifiant qui ébranle le réel *en-corps* parce qu'il fait trou, et faire du corps un trou signifie impliquer celui-ci dans un champ différent – le réel – qui sera désormais un réel de jouissance, champ du Un.

Cet effet de langage naît d'un moment originaire où le signifiant mordant pour la première fois le réel, fonde le *parlêtre*. Mais ce n'est plus là un signifiant refoulé faisant retour dans les défilés du symbolique pour resurgir dans les nouveaux sens du symptôme, mais un signifiant-marque sur le corps. Lacan dit que « c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. » [3] Sous cet angle, la dimension de l'être apparaît dans le champ des fantasmes, des perceptions, de la réalité psychique marquée par les signifiants de l'Autre : ce sera la dimension de la parole. C'est un être fait de semblants dont il se débrouille pour faire lien avec l'Autre, et organiser son monde autour de ce trou fondateur, champ du Un, qui inaugure un abîme infranchissable entre l'Un et l'Autre, ce que Lacan indique par la formule « Il n'y a pas de rapport sexuel » : champ

de pure différence que Lacan appelle l'*Unien* [4] où, plutôt que la parole, il situe l'écriture (logique).

Dans le Séminaire XIX, Lacan dit : « La psychanalyse, qu'est-ce ? C'est le repérage de ce qui se comprend d'obscurci, de ce qui s'obscurcit en compréhension, du fait d'un signifiant qui a marqué un point du corps. » [5]

Lacan prend le cas de Joyce pour expliquer ce champ du Un : il dit que Joyce *incarne* son symptôme, ce qui est autre chose que de le *significantiser* [6]. Dans la significantisation il y a l'Autre, il y a le langage, dans l'*incarnation* il y a le corps et *lalangue*, champ dénué des références qui le rendraient lisible. Ce symptôme, Lacan lui donne le nom de *sinthome*, en montrant que le génie de Joyce est d'arriver à toucher l'Autre avec ça. La découverte et la théorisation que fait Lacan du sinthome de Joyce permettent de nous engager dans ce qui sera son dernier enseignement, avec des conséquences fondamentales pour la clinique psychanalytique.

Lacan parle du corps comme « support » [7] : support du discours, support de l'être. Dans l'expérience analytique, nous dit-il, il y a d'abord les corps ; on commence par les laisser de côté, ce qui témoigne qu'ils sont toujours là. L'expérience analytique n'est pas sans corps, mais *en-corps*.

Au XXI^e siècle le symbolique n'est plus ce qu'il était. Cela suppose que la psychanalyse trouve les voies vers l'inconscient qui glisse entre les lignes d'un discours qui parle à l'Autre et vers un corps qui « se jouit » sans l'Autre. C'est sur ce point que Lacan nous offre la notion d'*escabeau* (S. K. Beau), comme possible virage du sinthome vers un type de satisfaction venant du corps – celui qu'on croit avoir – pour obtenir une forme de lien avec l'Autre, une sorte de jouissance de l'image et de la parole permettant de se soutenir dans le monde, de se faire un monde en dehors de la répétition symptomatique. Sur le site du prochain congrès de l'AMP 2016, vous trouverez une section appelée « Pièces détachées », où sont présentés divers exemples de « se faire un monde ». L'un d'eux, est un joli commentaire de Paula Cristina Verlangieri du tableau « La colonne brisée » de Frida Khalo, qui cite une réponse de l'artiste à une question sur son art : « On croyait que j'étais surréaliste mais je ne le suis pas, je n'ai jamais peint de rêves, j'ai peint ma propre réalité ».

Traduit de l'espagnol par Anne Goalabré

[1] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant » – Présentation du thème du X^e congrès de l'AMP à Rio en 2016, *Scilicet*, Paris, coll. rue Huysmans, 2015, p. 33.

[2] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2011, inédit.

[3] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

[4] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *Ou pire*, Paris, Seuil, 201, p. 126.

[5] *Ibid.*, p. 151.

[6] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2004-2005, inédit.

[7] *Ibid.*

Viser les tripes

Irene Kuperwajs

Comment l'analyste peut-il toucher le corps avec son dire, opérer sur le réel de la jouissance ? Jacques-Alain Miller reprend l'effort fait par Lacan de penser, tout au long de son enseignement, en quoi consiste l'interprétation ou l'acte de l'analyste. Sa transmission, ces dernières années, a démontré sa problématisation, lorsque le symbolique perd le rôle principal et que *lalangue* ne communique pas mais est un appareil de jouissance.

I - J.-A. Miller affirme dans sa conférence [1] que, dans notre pratique, celle du XXI^e siècle, il s'agit de viser les tripes du corps parlant à travers l'interprétation. Les tripes sont liées au corps. Dans le dictionnaire, ce terme fait référence aux intestins d'un homme ou d'un animal, au ventre, aux viscères. Certaines expressions du langage les mélangent avec les émotions : « ça me tord les tripes », par exemple, exprime l'écoeurement. La tripe n'est pas l'image, c'est un mot qui se met plutôt en travers de l'idée d'harmonie et d'unité corporelle qu'exprime la forme spéculaire du corps. La tripe ne fait pas non plus allusion au corps mortifié par le signifiant et vidé de sa jouissance. Ni à l'objet *a* qui, dans sa dimension de semblant, se réfère aux substances épisodiques coupées des zones érogènes d'un corps fragmenté, fait de bouts de réel.

Alors, quel corps ces tripes évoquent-elles ? Elles indiquent un corps en tant que substance jouissante dans sa dimension de réel. Un corps qui jouit, affecté par des mots. Dans l'actualité, nous trouvons des corps médiatisés par l'image que, apparemment, rien ne touche, des corps dans lesquels il semble que le réel soit forclos. C'est avec cette orientation que la psychanalyse propose de viser les tripes. Ça n'est pas un fait mineur. Dans son hommage à une femme de génie, Lacan appelle M. Klein *la tripièreei*[2], se référant au sauvagisme avec lequel elle traite l'inconscient, près du réel du corps, au delà des objets fantasmatiques imaginaires. Je pense qu'il n'est pas question pour nous de devenir des sauvages, mais c'est un précédent.

II - Que faire de l'expérience de l'inconscient au niveau du *parlêtre* ? D'abord, il s'agit de faire passer le parlêtre par une analyse et de mettre en marche l'inconscient transférentiel. Puis, du côté de l'analyste, l'opération se sépare de l'interprétation freudienne qui prétendait obtenir le retour du refoulé. Elle se différencie de l'interprétation qui visait le désir inconscient du côté du sens, de l'élucubration de savoir et de l'effet de vérité, ou de la puissance de la parole de l'analyste et de son silence. Si entre le réel et le sens, il y a un hiatus, la perspective alors ne sera plus celle du *sens joui* du fantasme, mais l'opposition entre jouissance et sens. Face à cela, l'interprétation défaille. L'accent de la pratique analytique se déplace du désir à la jouissance autiste du corps, jouissance qui existe et qui ne ment pas. [3]

Lacan introduit l'indication de déranger la défense dans *L'Insu ...*, cette dernière étant l'orientation majeure de la pratique issue de la clinique du parlêtre, en tant que la défense ne s'érige pas devant le signifiant, mais devant le réel. Il déplace la place donnée à la répression pour y substituer la défense qui ne se prête pas à l'interprétation. Il s'agit de déranger cette jouissance qui ne parle pas à l'Autre ni au savoir. Dès *Variantes de la cure type* [4], Lacan indique que W. Reich a commis une seule

erreur : il a oublié la vérité. Il montre ainsi à quoi peut conduire l'attaque contre le caractère, considéré comme une défense, en minimisant les productions de l'inconscient. Cependant, il ne s'agit pas d'éliminer la vérité et de se désintéresser des fictions du semblant. La disjonction entre la jouissance et le sens encadre une pratique de la cure orientée par l'antinomie entre le réel et le semblant, et par l'ininterprétable du symptôme.

J.-A. Miller fait référence à l'interprétation comme perturbation en tant que « dérèglement de la jouissance ». Il s'agit de mobiliser le corps, ce qui exige que l'analyste implique le sien et apporte « le ton, la voix, l'accent, voire le geste et le regard » [5]. Pour que le dire résonne, quand il s'agit du corps parlant, il faut faire résonner la pulsion, et pour cela, il est nécessaire que le corps y soit sensible. « Les pulsions sont, dans le corps, l'écho du fait qu'il y a un dire » [6], articulant ainsi l'inconscient et le réel. Il ne s'agit pas de substituer un sens par un autre, mais de substituer le sens par la « signification [qui] n'est qu'un mot vide. [...] ce que nous avons épingle comme l'effet de trou » [7]. D'un côté, la disjonction du réel et du sens, mais en même temps, le nécessaire forçage qu'implique une certaine relation entre les deux.

III - M. se sent laide et se regarde constamment dans le miroir. Son père se fâche contre elle car elle le « torture » avec sa tristesse mais lui l'a torturée par son regard et ses paroles. Les séances débutent par « aujourd'hui je me suis sentie mal, très laide, je ne me supporte pas ». Si un garçon l'approche, elle s'échappe et se met à penser combien elle est laide. Son image corporelle occupe toutes ses pensées. Une sorte de répétition du stade du miroir se produit ainsi où l'Autre, qui sépare de la bonne façon, ne fonctionne pas. Quelques interprétations : « Oh, se regarder toute la journée dans le miroir ! », « seule avec vos pensées ! », produisent un déplacement du « je suis moche » à « je pense que je suis moche ». Indiquer cette position de jouissance dans le « se regarder », rend compte qu'il « y a pour chacun quelque chose qui s'aime mieux que son image » [8]. Pouvoir couper le « se penser » a été crucial. « Je pense donc Se jouit » nous oriente sur le corps dans sa dimension réelle, plus loin de l'être mais plus proche de l'existence. Un souvenir d'enfance enseigne à l'analyste sa position : elle vivait avec les cheveux « attachés » parce qu'elle ne les aimait pas. Vivre attachée à son – *phi*, à ce qu'elle ne lâche pas, comme c'est le cas avec le « je suis laide » qui a fait exister la relation entre ses parents. Il y a eu *tuché* avec une parole du père, une mauvaise rencontre avec le « tu es laide » qui la traumatise et donne une consistance imaginaire à ses pensées. Elle reste attachée à une jouissance, effet d'un traumatisme contingent, qui implique une satisfaction hors sens.

Une fois ce point d'attache repéré, les pensées commencent à céder. M. rêve qu'elle est chez elle, la voix du garçon qui lui plaît lui dit qu'il voudrait être avec elle. Elle se regarde dans le miroir et commence à se déformer. Ses défauts s'étendent sur tout le corps. La féminité est le défaut qui contamine son corps, il lui coûte de consentir à la sortie vers un autre corps. Cette prégnance de l'image, de l'esthétique, conduit à un rejet du corps et implique un rejet de la féminité. Elle devait se défaire de cette forme d'idéal qui prétend dominer le réel et déranger sa défense. En nommant la paire « attacher-lâcher », le symptôme comme événement de corps se précise en tant qu'« attachement ». M. ressent actuellement un vide car elle ne pense plus autant qu'elle est laide. Elle a embrassé le garçon qui lui plaît lors d'une fête.

La position féminine est en relation avec la possibilité de supporter un vide. La marque de la castration ouvre sur un vide dépressif qui apparaît quand elle commence à lâcher. Ce vide était déjà présent dans l'enfance. Quelque chose se traverse avec le passage par l'inconscient et transforme l'analyste en une voix qui la rassure par sa présence, en même temps que cette même présence fait résonner la pulsion. L'accent mis sur la voix et le regard, la possibilité de nommer ces fragments de corps, ont permis que l'objet advienne comme ce qui est élaborable de la jouissance dans l'analyse, et que « le transfert prenne corps. » [9]. Ses investigations sur la féminité émergent un peu plus, mais il lui faudra encore cheminer dans son analyse pour pouvoir accéder à être le symptôme d'un autre corps.

IV- Freud, préoccupé par la fin de l'analyse, vise l'analyste et son acte en utilisant la métaphore du sculpteur « selon qu'il travaille dans la pierre dure ou dans l'argile molle. » [10]. Pour les analysants qui semblent d'argile, les résultats sont labiles, sans marques, comme si « l'écriture avait eu lieu « sur de l'eau ». Cette expression de Freud indique que l'acte de l'analyste doit toucher le corps pour y laisser une marque, pour que quelque chose puisse s'écrire. Lecture et écriture traversent une analyse. Interpréter, c'est lire d'une autre façon - articulée au S(A) - la lettre singulière de jouissance, c'est une lecture contingente qui a besoin de l'appui de l'écriture. Passer de l'écoute du sens à la lecture du hors sens éloigne de la vérité et nous conduit à la fixité de la jouissance, à l'opacité du réel. [11]Une psychanalyse peut nous conduire à cette lecture, si l'interprétation noue le corps et la *lalangue*. L'analyste *en-corps*, prête corps à ces interprétations, en se faisant son partenaire.

Traduit de l'espagnol par Hélène de la Bouillierie et Liliana Redon

[1] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant » – Présentation du thème du X^e congrès de l'AMP à Rio en 2016, *Scilicet*, Paris, coll. rue Huysmans, 2015, p. 21-34.

[2]Lacan J., « La psychanalyse et son enseignement », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 448.

[3]Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout- seul », cours du 11 mai 2011, inédit

[4]Lacan J., « Variantes de la cure type », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 337.

[5]Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. l'expérience du réel dans la cure analytique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 27 janvier 1999, inédit.

[6]Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

[7]-Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 28 mars 2007, inédit.

[8]Lacan J., « La troisième », *La Cause freudienne*, n° 79, 2011, p. 22.

[9]Gorostiza L., « Le cogito lacanien et le corps » (1^{ère} partie), *Papers* 6.

[10]Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes*, II, [1921-1938], Paris, PUF, 1985, p. 257.

[11]Miller J.-A., « Lire un symptôme », *Mental*, n° 26, juin 2011, p. 57.

Nouer ou ne pas nouer

Joanne Conway

Comme le souligne Jacques-Alain Miller, la clinique contemporaine est la clinique du *parlêtre* [1]. Le dernier Lacan propose un nouveau nom pour l'inconscient freudien et redéfinit avec de nouveaux concepts les liens et les nouages entre le corps et le langage. Il y a la clinique du sens et des effets de sens – telle qu'elle s'infère du désir de l'Autre – puis celle de la jouissance en jeu dans le langage lui-même et celle enfin, séparée, du corps. Les deux se rejoignent là où les corps peuvent créer des attaches imaginaires et symboliques.

Comme nous le savons, le langage envahit le sujet et s'impose à lui, mais de tels effets sont radicalement différents selon que nous avons affaire à la clinique des névroses ou des psychoses. La satisfaction/jouissance du sujet n'est cependant pas facile à cerner – spécialement dans la clinique de la psychose ordinaire – dans ces cas où il n'existe aucun phénomène tangible ou de signes clairs. Isoler ces signes dans la clinique relève du défi.

Lors d'une récente leçon du séminaire qu'elle a tenu à Dublin, Neus Carbonell soulignait qu'en termes de nouage du corps et du langage, combien certains nœuds sont meilleurs que d'autres. Mais – et cela est une question pour moi – comment défaire un nœud délirant quand celui-ci amarre le sujet psychotique d'une façon préjudiciable ? Comment dénouer et renouer les nœuds ?

Le Lacan du Séminaire VI, *Le Désir et son interprétation*, interroge la fonction et la structure du désir et, pour ce faire, utilise un certain nombre de moyens parmi lesquels quelques rêves spécifiques. Dans le rêve dit *du père mort*, rêve issu de *L'interprétation des rêves*, Lacan repousse l'interprétation œdipienne de Freud à ses limites. Pour Freud, la mise en évidence de la clause élidée « selon son vœu » était suffisante pour interpréter le désir présent au cœur du rêve d'un rêveur en proie au deuil le plus profond. Pour Lacan il y a plus. Il prend le noyau du rêve et le saisit par le prisme du fantasme pour en réfracter les éléments internes. Ce qu'il extrait (parmi d'autres choses) est « Il ne savait pas », signe de cette « bienheureuse ignorance » qui protège le rêveur. [2] Un rêveur au-dessus du précipice, un funambule suspendu au-dessus du gouffre de la douleur d'exister réduite à elle-même, une douleur que le rêveur éprouve tout en se tenant à distance de ce savoir « qu'il vaut mieux ne pas être né. [3]

Lacan montre via ce rêve que la fonction prophylactique du désir et du fantasme tient l'objet à distance : le désir est un espace de respiration pour le sujet. On peut dire en référence au dernier Lacan qu'ici le sujet *a un corps*, [4] noué au langage, ou plutôt à une image incarnée, un nouage qui inclut le registre du symbolique. Mais quelle sorte de nouage peut être fait lorsque le désir n'est pas en jeu, là où il n'y a pas la protection de cette *bienheureuse ignorance* de la castration ?

Elle s'était présentée sous le signifiant « dépression », un partenaire difficile qui ne correspondait pas à l'image qu'elle avait d'elle-même. Il y avait eu quelque temps auparavant le décès d'un parent, c'était une relation à laquelle elle était attachée par une identification particulière et une signification dans le monde. Dans les mois précédents ce décès, les relations familiales avaient éclaté, et plus récemment, ses relations au

travail s'étaient trouvées bousculées et son identité professionnelle ébranlée par un collègue et ex-ami.

La vie était en suspens, sans joie : pas de vie dans la vie. Pas véritablement de corps... elle rêvait de son parent mort mais c'était son corps à elle qui était sans vie, un corps déchet et plus tard un corps envahi par la jouissance de l'autre. Il n'était pas question là du rêve du *père mort* dont se soutient la « bienheureuse ignorance » mais plutôt d'une attirance inéluctable vers un certain savoir qui commença par un : « que suis-je ? » et évolua durant une séance en un « je suis... »

Alors qu'elle parlait [lors de cette séance] d'un événement passé, elle s'interrompit, sentant une pression dans les membres, un souvenir revint, un mot interrompu, un nom fut prononcé et cela provoqua sa sortie de la pièce pour vomir. Quand elle revint elle avait la réponse : je *suis*... une identification mortelle avec un corps fait pour la jouissance de l'autre, une chose misérable et maltraitée fatalement marquée par ce « *il vaut mieux ne pas être né.* » Toutes les tentatives pour enrayer et désamorcer le pousse à savoir, la quête de certitude ne furent d'aucun secours, ni ne purent éviter l'avènement de ce moment, révélant tout à la fois le pouvoir du langage et son impuissance.

Parler, pour elle, apporta un soulagement mais fut aussi le véhicule d'un pousse à la « vérité » qu'aucune intervention ne parvenait à arrêter. Lors de cette séance s'opéra un nouage délirant entre le langage et le corps qui devint un corps fait pour être maltraité, pour le tourment et la souffrance ; la douleur d'exister en tant que telle, réduite à elle-même. Cela donna lieu à une reconfiguration des événements passés basée sur ce nouveau nouage. Certes, il y avait eu des signes, des signes subtils ; depuis le début l'hypothèse de la mélancolie avait été privilégiée et la cure conduite en fonction de cela. La puberté fut le témoin d'un délitement : quand le corps devient quelque chose qui ne fonctionne plus comme avant. A la même période, la prise qu'elle avait sur le lien social s'était aussi relâchée. Ce fut troublant mais surmonté. Un nouage s'était opéré autour des études et de sa profession ; il lui permit de fonctionner, de tenir dans le lien social durant plus de cinquante ans, de se marier et d'avoir des enfants. Et c'est ce nouage qui était en train de se défaire avant même son autodiagnostic de dépression.

La séance fut suivie d'une hospitalisation. Ce fut difficile de la convaincre mais elle y consentit. Elle garda le contact avec moi par intermittence et revint me parler lorsqu'elle sortit de l'hôpital. Le programme de soins psychiatriques lui était apparu insupportable ; selon elle, elle était là pour comprendre sa dépression et se trouver une boîte à outil pour faire avec. Or le programme des psychiatres, qui accordait une place centrale à son « histoire », ne faisait que l'aliéner et l'isoler des autres – le terme de dépression chez ce type de patient ne fonctionne pas, bien entendu, comme un symptôme organisateur – ce qui l'organisait, elle, était précisément le nœud délirant qui donnait raison de son existence et de sa souffrance. C'est cela qui la soutenait certes dans l'horreur et dans une grande précarité. C'est cela qu'elle voulait oublier. Si elle n'avait jamais parlé, se demandait-elle, les choses auraient-elle été différentes ?

Qu'est-ce qui peut renouer différemment le nouage mortifère, afin de le rendre plus supportable, pour tempérer l'horreur et la souffrance enroulées dans ses blessures ? Voilà ma question.

Traduit de l'anglais par Jean-Luc Monnier

[1] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant » – Présentation du thème du X^e congrès de l'AMP à Rio en 2016, *Scilicet*, Paris, coll. Rue Huysmans, Paris, 2015, p. 21-34.

[2] Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, Editions La Martinière et le Champ freudien, 2013, p. 351.

[3] *Ibid.*, p.117.

[4] Souligné par le traducteur

Un petit détail

Gracia Viscasillas

Je me souviens d'un enfant de quatre ans que j'ai reçu juste quelques mois en remplacement d'une collègue du Centre de Soins Petite Enfance. Sérieux, très beau, d'une beauté statique, il s'entourait d'un silence qui le maintenait à distance. Silence que je me suis gardée de rompre, car j'en percevais pour lui l'importance. Je ne lui ai donc pas demandé de parler, et me suis limitée, par quelques mots très calmes, à indiquer le début et la fin de la séance, à nommer ce qu'il choisissait et ce qu'il était en train de faire, pour tenter de m'associer à son travail.

Durant un temps, je signalais la fin de la séance quand il se mettait à ranger soigneusement les objets qu'il avait sortis. Il me paraissait évident qu'il indiquait ainsi lui-même l'arrêt de la séance, et, quelle qu'en fût la durée, je me conformais à son indication.

Parfois, il prenait un papier et un crayon et se mettait à remplir toute la feuille d'une façon très particulière : il faisait un point sur lequel il faisait tourner son crayon pour en faire un point plus épais puis le tracé s'étirait sur la feuille de façon sinueuse pour s'arrêter sur un autre point et à nouveau les traits sinueux et les points, jusqu'à remplir toute la feuille, et sans jamais lever le crayon du papier. J'aimerais parler de cela, de son dessin, des mots, et de l'imbrication avec le corps.

Je me souviens d'une séance qui marqua un tournant. Il dessinait, comme d'habitude, apparemment absorbé par ses tracés. Cette fois-ci, alors qu'il faisait un des ses points, j'ai dit d'un ton très neutre « le trou de la bouche ». Indifférent à mon propos, il continuait son dessin. « Le trou des yeux, un œil, l'autre œil », continuai-je à mesure des points épaissis : « Le trou d'une oreille, de l'autre oreille » et alors quelque chose survint : il leva les yeux de sa feuille et me regarda en même temps qu'il pointait du doigt les trous des narines, pour me les signaler. Ce fut pour moi un instant d'émotion, que je n'ai pas laissé paraître, et je dis, toujours du même ton neutre : « les trous du nez ». Après quoi il se leva de sa chaise et partit au bain pour s'occuper d'autres trous.

Cette séance fut suivie de changements significatifs.

- Son dessin avait changé : il commençait comme avant par un point, épais, à partir duquel venait le tracé sinueux, mais avec retour au point initial, avec l'émergence d'une forme – encore imprécise – une sorte de silhouette.

- Les contes auxquels il s'intéressait aussi depuis le début, ont pris une autre importance. Je ne tournais plus les pages en indiquant la fin par un « c'est fini », et c'est lui-même qui se mit à dire : « c'est fini », et à s'arrêter plus particulièrement sur certains contes et sur certaines images : celle d'un enfant dormant dans son lit avec un tas de jouets éparés tout autour, quelques images du *Livre de la jungle*, et la page d'une histoire où l'on voyait Mickey, Goofy et Pluto, à la guitare, au clavier et à la batterie, qui chantent.

- Alors qu'il s'appliquait avant à tout ranger, il se mit à éparpiller les affaires. Lors d'une séance dont je me souviens, il avait vidé une caisse de jouets qu'il connaissait bien, en y laissant seulement une feuille de papier, la brochure du Centre. Puis il s'était servi de la caisse pour se percher un bref instant sur l'étagère. Pensant qu'il voulait y attraper quelque chose, je m'étais approchée pour l'aider, ce qui l'avait contrarié et je m'étais écartée. Sur le moment je n'ai pas compris. La pièce était restée en désordre. C'est seulement quand je suis revenue pour ranger que j'ai compris le « mystère de la brochure » : on y voyait de dos un enfant grimant à un arbre, et c'est cette image qu'il avait imitée. À ce moment-là, et aussi ultérieurement, cet enfant fréquentait le jardin d'enfant « Patinette » dont j'étais la coordinatrice clinique auprès de l'équipe éducative. C'est dans ce contexte que nous avons pu suivre son évolution.

Là aussi était apparu son intérêt pour tout renverser de façon excessive : bacs de construction, de jouets, de sable... Je leur ai parlé de la scène du dessin, des contes et de la caisse, indiquant qu'il y avait là une mise au travail de quelque chose de nouveau qu'il nous fallait observer pour tenter d'en comprendre l'enjeu. Après avoir constaté que c'était sur lui qu'il renversait tout, il est devenu très clair pour nous que c'était quelque chose en rapport avec son corps, comme si la sensation produite par cette glissade d'objets sur son corps lui permettait d'en saisir les limites.

Dans le même temps, nous avons noté qu'il y avait aussi une approche du corps à partir de l'image, car il montra un intérêt singulier pour le miroir. Une scène très marquante avait retenu l'attention de l'éducatrice. L'enfant, assis devant un grand miroir, avait un regard particulier : il regardait le miroir dans lequel apparaissait un groupe d'enfants de sa classe jouant derrière lui, de telle sorte que l'image le reflétait parmi les autres enfants, comme un tableau dans lequel, tout en restant en dehors du groupe, il en faisait partie.

Il commença à s'approcher des miroirs avec des mines et des gestes statiques, et il construisait aussi des postures précises prélevées sur d'autres éducateurs et sur sa mère. Nous avons réalisé que – autant dans les séances qu'au Jardin d'enfants – comme pour la scène de la brochure, il semblait rechercher des gestes et des poses venant de ses histoires préférées : les objets éparpillés de l'enfant endormi, les postures de Mickey, Goofy et Pluto jouant de la musique, et diverses scènes du *Livre de la jungle*, son livre préféré aussi à « Patinette ».

S'agissant du dessin, nous constatons aussi le changement précédemment évoqué, le passage à la silhouette. Il est passé d'un tracé fermé et informe à la forme de bateaux qu'il se mit à dessiner avec insistance.

Cet enfant de quatre ans est aujourd'hui un adolescent de seize ans qui a déjà exposé ses œuvres dans divers pays. Il est resté à « Patinette » jusqu'à ses cinq ans, avec ensuite un accompagnement de soutien dans une école ordinaire. Jusqu'à ses six ans il est venu au Centre de Soins Petite Enfance et continue maintenant son parcours avec une collègue psychanalyste de l'ELP. Il fait aussi partie du groupe d'adolescents du Centre Torrón, également d'orientation psychanalytique.

Il s'inscrit actuellement sous deux signifiants qui le désignent : artiste et musicien. En musique, il joue de plusieurs instruments, appris, pour certains, de façon autodidacte ; il connaît des groupes, de chansons et des dates de concerts qui ne cessent d'apparaître dans ses œuvres musicales. Quant au dessin, c'est quelque chose qu'il n'a jamais abandonné et que sa famille, étant donné l'importance que cela a pris pour lui, a toujours encouragé.

Dans son enfance, il est passé des bateaux aux trains, et plus spécialement aux cartes des voyages effectués avec sa famille, indiquant les « points » des parcours avec les noms des villes traversées. Il peut aussi dessiner en un flash, très vite, les villes et les villages dans ce qu'ils ont de typique sans laisser de côté les détails qui, par ailleurs, ont trait à l'histoire de ses séjours dans ces lieux.

Mais actuellement, dans ses dessins, dans ses peintures qui sont pleines de couleurs et d'un style très singulier, il se consacre essentiellement à dessiner les personnes qui font partie de sa vie. Il donne forme à ce qu'il extrait de ce qui les caractérise et y ajoute, dans une perspective particulière, des personnages de la musique, des bandes dessinées et des films de dessins animés de son enfance. Une chose est à noter : tous ses dessins font toujours apparaître un petit détail : les trous du nez.

Traduit de l'espagnol par Geneviève Cloutour-Monribot et Joan Busquets

La croyance au réel et à l'amour

Luiz Fernando Carrijo da Cunha

Il me paraît essentiel dans cette contribution aux « *Papers* », de souligner quelque chose qui pointe dans une direction très précise quand il s'agit de « bien-dire » l'analyse du *parlêtre*. Nous trouvons cette précision dans le texte de Jacques-Alain Miller « L'inconscient et le corps parlant » [1] où il propose d'aller au-delà de la « débilité mentale » et du « délire » au moyen de la « duperie » - je cite : « La seule voie qui

s'ouvre au-delà [de la débilité mentale et du délire - précision de l'auteur], c'est pour le parlêtre de se faire dupe d'un réel, c'est-à-dire de monter un discours où les semblants coïncent un réel, un réel auquel croire sans y adhérer, un réel qui n'a pas de sens, indifférent au sens, et qui ne peut être autre que ce qu'il est. »

Cette indication pose la question de savoir comment accéder à ce réel ; d'autant que le phénomène de la « croyance » s'appuie sur les bases du semblant. En effet, comment pouvons-nous réunir ces deux termes, croyance et réel ? Bien qu'une analyse ne prétende pas abolir, au sens de réduire à néant, les semblants qui soutiennent une vie, il ne nous paraît pas possible d'éluder la question dans la mesure où un tel accès ne se fait pas par voie directe. Certes, « coïncer » implique forcément une réduction et, dirons-nous, une réduction menée à son point extrême. Une telle réduction serait-elle suffisante pour donner accès au réel ? Je laisse la question en suspens pour la reprendre plus loin.

La débilité mentale, indique J.-A. Miller dans le même texte, à rapport à l'imaginaire qui soutient la croyance d'un sujet « d'avoir un corps ». De la même manière, le délire est le produit de l'inscription symbolique sur l'imaginaire du corps. Quant à la croyance, la notion même de « délire » dépend de sa valeur de sens. Nous soulignerons donc dans cette partie, que le phénomène de la croyance, pour être lié à l'imaginaire et au symbolique, constitue, si l'on peut dire, une trame « de la réalité », qui de toute manière se soutient sur la plan du fantasme. Dans ce sens, la notion de croyance ne se détache pas ici de l'amour, à la précaution près de ne pas superposer l'une sur l'autre, dans la mesure où l'adoration du corps et le « s'croit beau » s'articule au narcissisme.

Lacan, dans son texte, « *Le phénomène lacanien* » [2], s'intéresse à la fonction de l'amour en ce qu'il implique « *Aime ton prochain – [...] comme toi-même* », et cherche la raison qui conduirait l'humain à aimer son prochain, ce qui souligne l'idée de narcissisme. Puis il ajoute : « C'est justement là que se rencontre le phénomène absolument fabuleux qui se réalise de ceci, que l'homme [...] aime son image comme ce qui lui est le plus prochain, c'est-à-dire son corps. » Voici ce qui soutient l'amour dans sa dimension de voile et dans ce qu'il comporte de malentendu puisque, en suivant la phrase de Lacan, on voit se lever l'équivoque : « Il croit que c'est moi. Chacun croit que c'est soi. C'est un trou. Et puis au dehors, il y a l'image. Et avec cette image, il fait le monde. »

Si l'homme fait le monde soutenu par l'image de son corps qu'il croit avoir, le « trou » vient délimiter ce qui de cette image échappe au corps, en cela même, le « dehors ». En ce sens, le corps du « parlêtre » entendu comme corps de jouissance, se constitue comme « vide » et l'image sera la réponse « mentale » produite comme consistance corporelle. De plus, le nouage du symbolique soutiendra le corps comme « représenté » dans le champ de l'Autre, au travers de la signification phallique qui fera du corps un corps de signifiants, le mortifiant, mais pas entièrement dans la mesure où la libido peut être « confinée » dans ce que Freud a nommé les « zones érogènes ».

L'opération symbolique soutenue par le Nom-du-Père, pour laisser des restes, peut être lue comme produisant une faille inassimilable. La clinique actuelle nous démontre, chaque fois davantage, que les semblants, produits par le nouage du symbolique et de l'imaginaire, tendent à non seulement vaciller, « mais ils sont reconnus comme des semblants » [3], ce qui a pour conséquence la prolifération et une offre foisonnante d'objets, fondant une erreur à l'endroit du corps et de la jouissance. Autrement dit, la « débilité » produite par le mental de la consistance corporelle, nouée au symbolique, « voue le corps parlant comme tel au délire » [4].

Mais, comme le rappelle J.-A. Miller, Lacan introduit « il y a un réel » [5] qui précède le semblant. Un réel qui correspond à la jouissance du corps et résiste à l'assimilation par le semblant. Dans cette mesure, le vacillement des semblants, comme la prolifération du sens, met à découvert « l'inexistence du rapport sexuel » qui est proprement le réel qui intéresse la psychanalyse.

Reprenons maintenant la perspective tracée par J.-A. Miller en ce qui concerne la duperie en rapport avec le réel. Nous entendons que la psychanalyse, par l'intermédiaire de la parole, en opérant sur le sens que véhicule cette parole, peut soutenir un discours calqué, non sur la nécessité ou sur le possible, mais sur la contingence de la rencontre qui ouvre sur l'impossible. Une opération de réduction de la parole à son os, au hors sens. Sur ce point, l'expérience de la passe peut tenter de transmettre comment la singularité du *sinthome* peut être dégagée au travers de l'acte analytique qui, d'être solitaire, se marque de la chute de la croyance aux semblants.

Dans mon expérience d'AE en exercice, je peux dire que le « se faire dupe d'un réel » peut conduire à la fin d'une analyse, ponctuée par une série de contingences qui ont rendu possible de délimiter une « zone d'ombre » auparavant vécue comme une « ombre dysmorphique » et que la passe a circonscrite comme « ombre en anamorphose ». La croyance au pouvoir menaçant de l'ombre a été remplacée par la certitude acquise au travers de la contingence dans laquelle un *acting out*, dont la lecture pouvait laisser entrevoir les noces avec la mort, fut pris comme la limite imposée par le réel. Pour traverser cette « zone mortelle » sans que le corps soit consumé par la jouissance, il a été nécessaire que l'analyste soit là, jusqu'au bout, pour soutenir de sa présence un dire hors les dits permettant la production d'un bord à ce vide.

La croyance au réel a été balisée par la contingence que l'acte analytique a encadrée, non sans la constante de l'amour qui se dirige, maintenant, vers le nouage avec l'École.

Par conséquent, il ne me paraît pas que l'on puisse passer d'un registre à l'autre, soit, de la croyance au semblant à la croyance au réel sans que la réduction rencontre, dans la contingence, un point de torsion, au sens topologique du terme, où l'opération analytique retombe sur ce qui du corps s'est trompé quant au réel, autrement dit, que le désir de l'analyste soit là où l'équivoque fait son apparition pour que la vérité puisse advenir en tant que « vérité menteuse ».

« Croire au réel sans y adhérer » [6] exige l'invention là où le vide du corps se sépare de l'objet. De plus, « *savoir y faire* avec le sinthome » comme un processus en continuité, donne un témoignage de cette séparation sans qu'il y ait, pour cela, une annulation du vide ou même la production d'un semblant auquel on puisse de nouveau croire – même s'il s'agit d'un pari.

Traduit du portugais par Pedro Pereira

1] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant » – Présentation du thème du X^e congrès de l'AMP à Rio en 2016, *Scilicet*, Paris, coll. rue Huysmans, 2015, p. 33.

[2] Lacan J., « Le phénomène lacanien » – Conférence prononcée au Centre universitaire méditerranéen de Nice, le 30 novembre 1974, texte établi par J.-A. Miller, tiré à part des *Cahiers cliniques de Nice*, 2011, p. 23.

[3] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*, p. 33.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*

[6] *Ibid.*
